

fection et la supériorité de leur industrie ; mais il est à remarquer que ce sont des villes, où au travail on a su joindre les ressources de l'art, et introduire les procédés artistiques dans les industries manufacturières même les plus communes.

Ainsi en France, la ville de Lyon emploie peut-être 100 mille ouvriers pour l'industrie de la soie ; et à côté, la ville de St. Etienne près de 60,000 pour la même industrie. Ces deux villes travaillent pour le monde entier, leurs produits l'emportent sur presque tous les marchés de l'Europe et alimentent une grande partie du commerce dans le Nouveau-Monde : mais si l'on veut chercher la cause de la supériorité de ces produits, de l'estime qu'ils ont conquise depuis si longtemps dans le monde commercial, il faut la rechercher surtout dans la supériorité et l'excellence des écoles de dessin, établies depuis le siècle dernier dans la ville de Lyon.

Là, tous les enfans du peuple peuvent apprendre à dessiner, dès l'âge le plus tendre, et retrouvent utilement ces notions dans les diverses professions qu'ils embrassent ; enfin les plus habiles obtiennent, dans les maisons de commerce, ces places de dessinateurs qui ont une si grande part dans le succès des fabricants, et qui en vue de leur importance, sont largement retribués.

Mais ce n'est pas seulement dans cette branche que peuvent entrer les enfans, formés dans ces écoles modèles de dessin ; c'est aussi là que viennent se recruter les meilleurs mécaniciens, les meilleurs ornementistes, les entrepreneurs, les architectes, et les constructeurs les plus habiles.

Disons en passant que parmi les meilleurs peintres, les Lyonnais figurent en France au premier rang : inutile de les nommer ici. Il n'est pas hors de propos de rappeler qu'ils ont commencé leurs premiers essais dans les écoles pratiques et populaires.

Nous savons bien ce que l'on peut objecter ici, c'est qu'il n'est pas sûr que les résultats soient, en chaque pays, comparables aux efforts qu'il y a à faire pour établir des institutions d'art. Ainsi, dira-t-on, "on ne naît pas artiste, le sentiment, l'inspiration ne s'acquièrent pas, le goût est une qualité précieuse qui ne se donne ni ne s'apprend."

Est-ce bien certain, en est-il ainsi ?

Nous ne le croyons pas : il est vrai que c'est ce que les Grecs disaient aux Romains, c'est ce que les Byzantins ont répété souvent aux hommes du Moyen-Age, c'est ce que l'Italie a pu elle-même prétendre à une certaine époque, elle a pu dire : "La nature nous a fait peintres et sculpteurs, qui nous disputera jamais en Europe la gloire des Arts."

Mais à travers la suite des siècles, on voit comment le sceptre du goût a passé de nations en nations, en raison des efforts qui ont été faits en chaque pays et suivant les encouragements intelligents que les Arts ont reçus.

Depuis Louis XIV, en France, les plus grands soins ont été pris pour propager partout le développement du goût ; des institutions publiques ont été fondées, des Collections formées, des grandes Ecoles établies, des prix accordés, des concours ouverts à la jeunesse studieuse, et des résultats dans tous les genres ont été obtenus, soit dans les Arts proprement dits, soit dans les différentes industries qui font maintenant la gloire de la France.

Mais aussi il faut voir sur quelle proportion sont créés ces différents Etablissements, le nombre des Mu-

sées et des Collections dans les principales villes, les écoles de peinture et de sculpture dans les centres principaux ; le dessin enseigné sérieusement, non seulement dans tous les collèges comme dans les grandes écoles savantes, mais de plus le dessin linéaire pratiqué dans toutes les écoles élémentaires.

Aussi aux dernières Expositions, on a pu voir quel rang obtenait une industrie entourée de tant de moyens de succès, et l'on se souvient encore quelle allusion y fit le Prince Albert lorsque, assistant à la clôture de la grande Exposition de 1851, il prononça ces paroles dignes d'attention ; "Il nous faut, dit-il, perfectionner notre goût et poursuivre désormais un but nouveau dans notre industrie, en ajoutant aux qualités positives de sa fabrication, celle de l'art qui distingue les produits de l'industrie française."

Voilà le témoignage qui a été rendu à la France, en face de tant de nations diverses qui avaient concouru avec elle, et qui montrait au moins le résultat et le fruit de ses efforts, sagement dirigés depuis tant d'années.

Ce témoignage n'a pas retenti inutilement en Angleterre ; depuis ce temps on ne peut s'imaginer quels efforts ont été faits pour y introduire, sur une plus grande proportion l'enseignement du dessin, et cela surtout dans les grandes villes industrielles, ainsi à Birmingham, Bristol, Halifax, Sheffield, Liverpool, Manchester, etc.

En 1852, il n'y avait que 19 écoles de dessin en Angleterre ; il y a actuellement 80 grandes écoles d'art, 270 écoles publiques et privées ;

En 1851, on ne comptait que 3,300 élèves ; aujourd'hui on a pu compter 66,300 personnes qui ont pris des leçons pendant toute l'année, et qui ont même payé une somme de 25,000 louis.

De plus le dessin a été mis en honneur dans les établissements privés, même dans les écoles les plus élémentaires.

On a fondé un immense musée pour le même objet à Londres, qui a été enrichi de dons et pour lequel on a dépensé 1,200,000 francs ; l'année dernière, il a été visité par 500 mille personnes, c'est-à-dire près de 1,500 personnes par jour l'un dans l'autre.

Enfin ce musée envoie des collections dans les villes pour être exhibées presque gratuitement : collections ambulantes composées de chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, de dessin, d'architecture, d'ornementation, de machines, de constructions, et de modèles des nouvelles découvertes et qui sont destinées à mettre la population au courant des plus beaux modèles, des plus beaux types dans tous les genres.

Dans le même temps on a orné, avec la dernière magnificence le fameux palais de Sydenham, des plus beaux types d'ornemens, des monuments des styles de tous les pays et des modèles les plus renommés, dans le même but et afin de les rendre familiers aux artistes, aux ouvriers, aux fabricants, mais aussi aux consommateurs qui ont une si grande influence sur la direction et sur la portée des travaux dans un pays.

Et pour comprendre l'importance que l'on attache à ce mouvement, il n'y a qu'à voir les traitements élevés que l'on donne aux artistes chargés de l'enseignement. Beaucoup sont retribués par £500 de traitement, plusieurs ont £1200.

Déjà d'excellents dessinateurs sont sortis des écoles et sont venus coopérer au succès des fabriques.

Ainsi que le dit un publiciste éminent : "C'est la